

Verdun. Une mémoire en perpétuelle évolution

Commémoration. Il y a cent dix ans débutait la bataille de Verdun. En France, son nom a résumé tour à tour l'héroïsme puis le sacrifice des poilus. Elle marque aussi, depuis les années 1960, un point de réconciliation entre Paris et Berlin, soigneusement entretenu par les deux pays.



DR

L'historien François Cochet, spécialiste de la Grande Guerre et président du conseil d'orientation scientifique du Mémorial de Verdun, revient sur les mutations de la mémoire de la bataille dans l'imaginaire national.

HISTORIA – Pourquoi, pour les Français, la bataille de Verdun est-elle devenue emblématique dès son déclenchement?

François Cochet – C'est d'abord dû à son caractère défensif: l'Allemand étant considéré comme l'agresseur, le combat acharné des soldats français à Verdun est perçu comme pleinement légitime. À l'inverse, pour les Allemands, la bataille emblématique de la Grande Guerre n'est pas Verdun mais la bataille de la Somme, qui démarre quelques mois plus tard, à l'été 1916, parce que, cette fois, les défenseurs sont les Allemands.

D'autre part, contrairement à l'autre grande victoire défensive française, la bataille de la Marne de septembre 1914 – durant laquelle les combats s'étendent sur un front de près de 200 kilomètres –, Verdun se déroule sur un champ de bataille resserré, plus facilement identifiable, quelques milliers d'hectares qui deviennent vite un terrain sacré pour la nation française,

avec ses lieux emblématiques qu'il faut défendre à tout prix, à commencer par les forts de Vaux et de Douaumont. Enfin, Verdun concerne toute l'armée française, ou presque, car le général Pétain, principal commandant côté français durant les premiers mois de la bataille, instaure ce qu'on a appelé la «noria»: conscient de la dureté extrême des combats, il fait se relayer à Verdun la plupart des divisions d'infanterie de l'armée française, qui ne montent en première ligne qu'à une seule reprise, pendant une dizaine de jours en moyenne, avant d'être remplacées. Au cours de l'année 1916, trois quarts des fantassins français, soit 1,5 million d'hommes, ont ainsi combattu à Verdun, ce qui l'a consacré comme symbole national.

Comment Verdun se transforme-t-il en lieu de mémoire une fois la paix revenue?

Dès la fin de la guerre se développe un tourisme mémoriel – un guide Michelin du champ de bataille de Verdun est publié en 1919. Les hommes qui y ont combattu ainsi que les proches des plus de 160 000

soldats français morts ou disparus effectuent des pèlerinages à travers cette zone désolée, constellée de trous d'obus, qu'on se garde bien de niveler pour la rendre de nouveau exploitable, mais qu'on sanctuarise au contraire, en la plantant d'arbres. Ces visiteurs érigent spontanément des monuments, généralement modestes, qui commémorent ici un disparu, là l'action d'un régiment.

Parallèlement à cette mémoire combattante, qui témoigne des souffrances individuelles et se teinte de pacifisme, l'État et les chefs de l'armée développent un discours patriotique, héroïque, qui s'incarne notamment dans le site de la «tranchée des baïonnettes»: à la fin de la guerre, on a retrouvé dans un secteur de la bataille des fusils alignés dont seuls les canons sortaient de terre – sans doute plantés là pour marquer une sépulture improvisée. La légende d'un groupe de soldats qui auraient été enterrés vivants par l'explosion d'un obus allemand alors qu'ils s'apprêtaient gaiement à charger se développe alors. C'est faux,

“À Verdun luttent les trois quarts des soldats français, ce qui en fait un symbole”



AFP

impossible techniquement, car les obus creusent plus qu'ils ne comblent, mais les autorités laissent prospérer le mythe et ce site devient très visité.

Durant toute l'entre-deux-guerres, cette mémoire héroïque, officielle est cultivée lors des cérémonies annuelles qui célèbrent la victoire. Pétain en devient la figure quasi sainte à la faveur d'une habile politique de communication, qui lui permet de s'imposer dans l'opinion comme le « vainqueur de Verdun » – alors que c'est en réalité le général Nivelle qui, après avoir succédé à Pétain dès le printemps 1916 à la tête des troupes de Verdun, a posé les bases du succès finalement remporté en décembre. Et au printemps 1940, la mémoire de cette victoire reste suffi-

samment prégnante chez les Français pour que, après la débâcle, ils se tournent massivement vers leur « héros ».

Comment la mémoire de la bataille a-t-elle évolué après la Seconde Guerre mondiale?

À la Libération, la gloire des poilus est ringardisée par l'héroïsation des résistants. La mémoire officielle de Verdun souffre aussi, bien sûr, des agissements de Pétain durant l'Occupation. À partir des années 1960, la geste héroïque de la bataille s'estompe définitivement au profit de la mémoire des combattants, de leur sacrifice, de leurs souffrances. Dans l'opinion s'impose peu à peu la dénonciation de l'absurdité des combats de la Grande Guerre, tandis que les historiens fran-

Main dans la main

La fameuse visite du chancelier Kohl et du président Mitterrand de la nécropole de Douaumont en 1984 achève le rapprochement entre les deux anciennes puissances belligérantes.

çais, dans la foulée de l'école des Annales, vont délaisser l'« histoire-bataille », et celle des chefs militaires, pour se pencher sur l'expérience combattante, notamment à Verdun.

C'est aussi le moment où, dans le cadre de la politique de réconciliation entre Paris et Bonn lancée par de Gaulle et Adenauer, se développe la mémoire partagée, franco-allemande, d'une bataille qui a fait presque autant de morts et de blessés côté allemand que français ; la poignée de main entre Mitterrand et Kohl, en septembre 1984, consacre un processus qui est déjà bien engagé. Aujourd'hui, un quart des 300 000 visiteurs annuels des différents sites de Verdun sont Allemands. **■ PROPOS RECUEILLIS PAR CHARLES GIOL**



Flamboyant Le musée du quai Branly met à l'honneur, avec le Musée national du Palais de Taipei, le dragon d'Asie.

Exposition. Le vieux serpent universel

Ancêtre. À l'occasion du **Nouvel An chinois** où il sera de la parade, le dragon, seigneur céleste, s'invite à Paris, au musée du quai Branly.

Jusqu'au 1^{er} mars 2026, le musée du quai Branly-Jacques Chirac présente l'exposition «Dragons». Celle-ci met à l'honneur une sélection d'objets et d'œuvres célébrant ces vedettes du folklore asiatique, symboles impériaux chinois. «À l'époque des premiers empires, le dragon est associé par des sources écrites aux "souffles du ciel", au principe vital et aux nuages chargés de pluie, confie une porte-parole de l'exposition. Associé à la cosmologie et au pouvoir vital du ciel, il a été étroitement lié au pouvoir impérial.»

Un animal tout droit sorti du Paléolithique

Détenteur du mandat céleste, l'empereur de Chine a en effet eu pour emblème le dragon depuis la dynas-

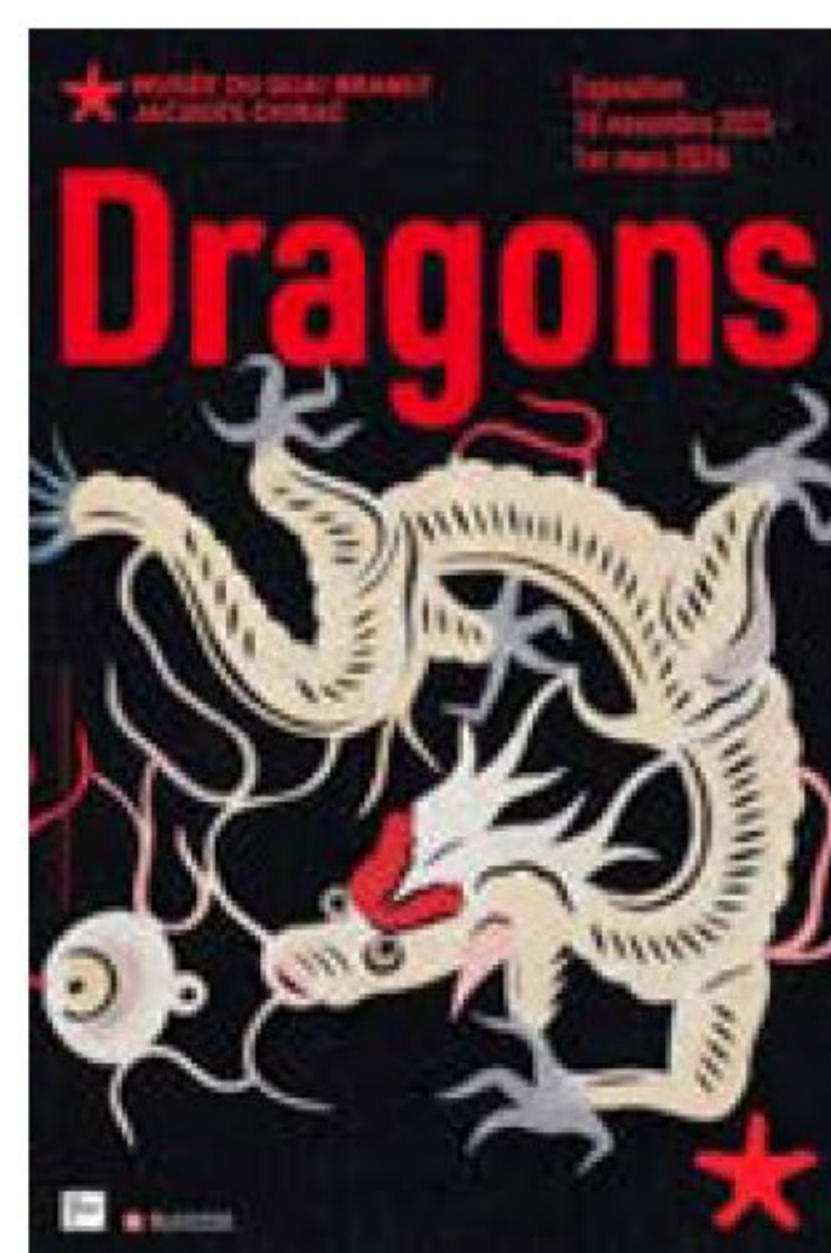
tie Liao (907-1125) jusqu'à la chute des Qing, en 1911. Captivant les imaginations depuis le Paléolithique, le dragon n'est pas cantonné aux cultures asiatiques. «Sa mythologie remonterait aux premiers *Homo sapiens*, encore rassemblés en Afrique, quand les histoires de serpent mythique servaient à dire l'orage, la pluie, l'arc-en-ciel et les tremblements de terre», détaille l'historien et mythologue Julien d'Huy, auteur de *Dragon: généalogie mondiale d'un mythe* (Armand Colin). «À cette époque, déjà, l'imaginaire humain façonnait un grand serpent cosmique ou tellurique, tantôt arc-en-ciel, tantôt tempête, tantôt soutien du monde. Cette mythologie a précédé nos migrations, nos langues et nos civilisations.»

Le secret de la longévité du dragon repose en partie sur ses nombreuses métamorphoses, qui lui ont permis de s'adapter aux paysages et aux cultures où il s'est implanté. «Sa part serpentine est la seule constante véritable, ajoute Julien d'Huy. À partir de cette

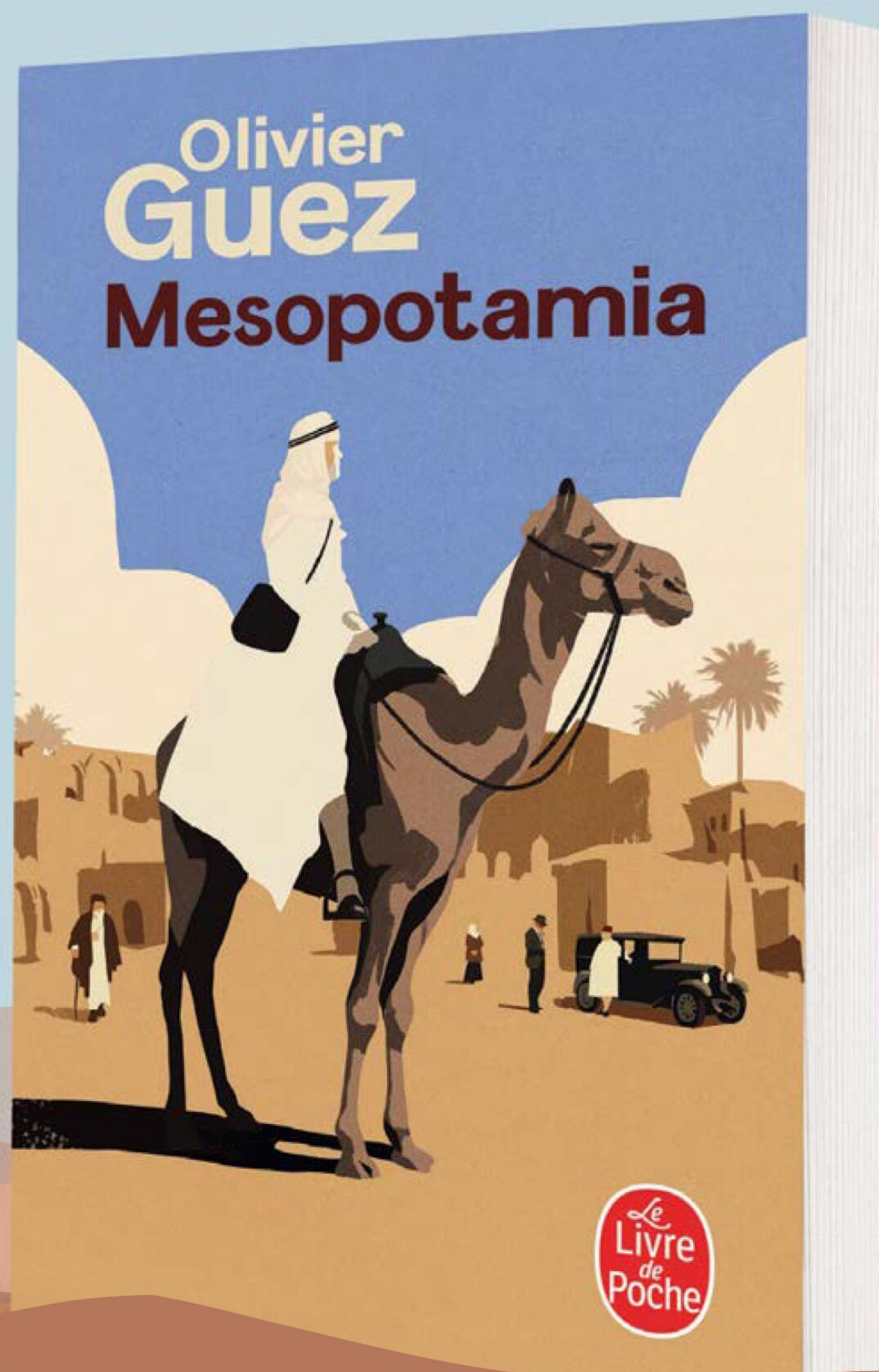
base universelle, les sociétés ont ajouté des ailes, des griffes, des flammes, selon leurs besoins symboliques. Dans certaines cultures, il est bienveillant, protecteur, associé au renouveau, à l'abondance; dans d'autres, il incarne la mort, l'obstacle. Mais il garde toujours quelque chose de cosmique, qui relie les profondeurs, la surface de la Terre et le ciel.» Le 17 février 2026, les Parisiens pourront assister à l'une de ses incarnations dans le cadre des célébrations du Nouvel An chinois.

Nous entrerons dans l'année du «Cheval de feu» et, comme chaque année depuis 1984 – la diaspora chinoise en France compte près de 700 000 personnes –, ce passage s'accompagnera de festivités ayant principalement pour théâtre le 13^e arrondissement de Paris. On y verra la célèbre danse du dragon qui vise, dit-on, à chasser les mauvais esprits: «Quand un dragon apparaît, le monde est en paix», garantit un proverbe chinois. ■

NICOLAS MÉRA



«Dragons»,
musée du quai
Branly-Jacques
Chirac (Paris 7^e),
jusqu'au 1^{er} mars



Archéologue, espionne, faiseuse de rois...

Redécouvrez Gertrude Bell,
la Lawrence d'Arabie au féminin.

Mesopotamia



Cinéma. Douglas Kelley, le psychiatre de Nuremberg



SCOTT GARFIELD-PROPRIÉTÉ DE SONY PICTURES CLASSICS/SP

Énormité du Mal L'ancien *Reichsmarschall* n'abandonne en rien son esprit retors et tente de dominer ses juges et son psychiatre, qui oscille entre fascination et effroi.

Cinéma. Désigné pour évaluer l'état mental des hauts dignitaires nazis jugés par les Alliés au procès de Nuremberg, le psychiatre américain Douglas Kelley développe une relation ambiguë avec Hermann Göring, le bras droit de Hitler. Une intimité dangereuse, relatée dans le film *Nuremberg* de James Vanderbilt.

Qui était réellement Douglas Kelley? Quand la guerre s'achève, le monde s'apprête à affronter ses démons. L'accord de Londres,

dit «statut de Nuremberg», ouvre la porte à l'organisation du procès des principaux responsables du III^e Reich. Vingt-deux dirigeants nazis, emprisonnés à Mondorf-les-Bains (Luxembourg), seront traduits en justice à Nuremberg. Pour évaluer leur santé mentale, un psychiatre militaire américain se voit confier une mission aussi inédite que vertigineuse: déterminer si ces hommes, parmi lesquels Hermann Göring, Rudolf Hess, Joachim von Ribbentrop ou encore Julius Streicher, accusés des pires crimes contre l'humanité, sont aptes à comparaître.

Né en 1912 en Californie, Douglas McGlashan Kelley est titulaire d'un doctorat en sciences médicales obtenu à l'université de Columbia. Expert en neurologie et en psychiatrie, officier de l'armée américaine, il débarque en Europe sans expérience

dans l'étude des criminels de guerre, mais avec une curiosité insatiable et une méthode rigoureuse, basée sur des entretiens, des tests de QI et de personnalité dont celui, célèbre, de Rorschach. Consciencieusement, il note le pouls des inculpés, leur sommeil, leur humeur, leurs traits de caractère, leur dépendance aux médicaments. Les résultats de ces interrogatoires resteront gardés secrets pendant des décennies.

Avec Göring (formidable Russell Crowe dans le film), le médecin se lance dans un duel périlleux et fascinant. Le nazi, charismatique et manipulateur, est un sujet d'étude et un adversaire redoutable. C'est un cas clinique hors norme. Sommé par le procureur en chef Robert H. Jackson de percer le contenu du discours de défense de Göring pour le procès, Douglas Kelley transgresse les règles médicales et militaires, s'immisce dans la vie privée de son patient, rencontre même sa femme, au mépris des ordres de ses supérieurs. Kelley est impressionné par l'intelligence et la sagacité de Göring, qui cherche à le manœuvrer. Les frontières nécessaires entre les deux hommes se brouillent. Au fil des semaines qui précèdent le procès, un rapport malsain, très bien mis en valeur par le film, prend place, provoquant une sensation de malaise chez les spectateurs.

Au terme des deux vies, la capsule de cyanure

Adapté du livre de Jack El-Hai, *Le Nazi et le Psychiatre*, le film pose la question de la responsabilité des hommes qui ont commis l'impensable, et souligne, comme le rappelle le réalisateur, le «rôle que le droit international doit jouer pour que justice soit rendue à l'encontre de ceux qui commettent des crimes impardonnables». À l'issue du procès qui le hantera toute sa vie, Kelley rentre aux États-Unis, se spécialise en criminologie et tente de percer les mystères de la manipulation collective. Mais, le 1^{er} janvier 1958, dans un macabre clin d'œil à l'Histoire, le psychiatre se donne la mort en avalant une capsule de cyanure comme Göring, douze ans avant lui. 

YETTY HAGENDORF

Nuremberg,
film de James
Vanderbilt, avec
Russell Crowe
et Rami Malek
(148 min). Sortie le
28 janvier 2026.

L'HISTOIRE DU CHÂTEAU



SAISON 2025

COURS GRATUITS / 26

LE SIÈCLE
DE LOUIS XIV

4 FÉV. 2026
18 MARS 2026
8 AVR. 2026
6 MAI 2026

LES FRANÇAIS, LE ROI ET L'IMPÔT
L'ART ET LES SCIENCES AU SERVICE DU ROI
CLERGÉ, NOBLESSE, TIERS ÉTAT UNE SOCIÉTÉ HIÉRARCHISÉE
MISÈRES DU GRAND SIÈCLE CRISES ET RÉVOLTES


MINISTÈRE
DE LA CULTURE
*Liberté
Égalité
Fraternité*

AVEC LE MÉCÉNAT DE
The Danny Kaye
and Sylvia Fine Kaye
Foundation

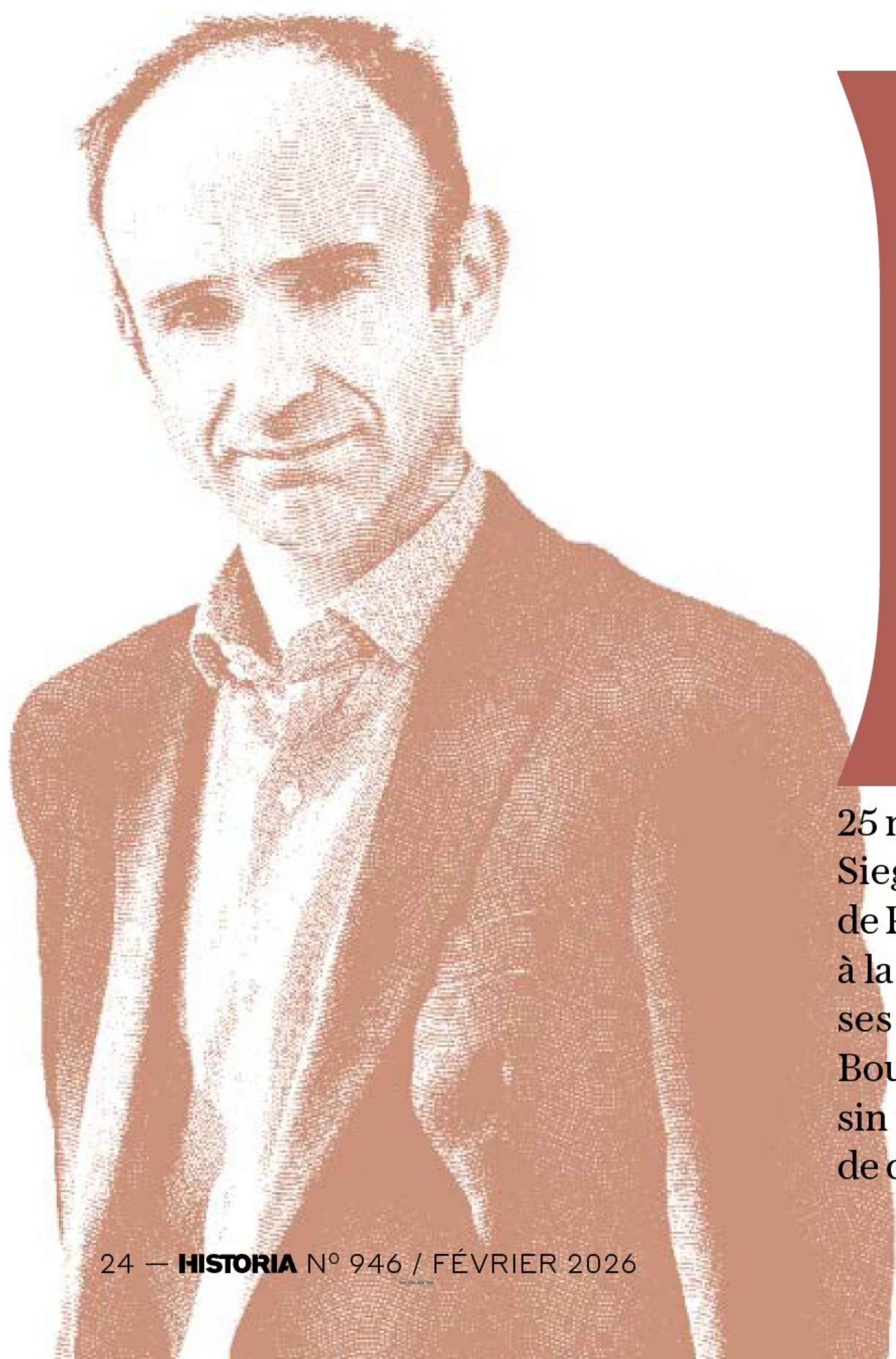
EN PARTENARIAT MÉDIA AVEC
HISTORIA

PROGRAMME & RÉSERVATION
SUR [CHATEAUVERSAILLES.FR](https://chateauversailles.fr)



Paris assiégé, Paris martyrisé, mais Paris libéré!

En cette année 885, une flotte viking remonte la Seine pour s'en aller piller la riche Bourgogne. Problème : l'île de la Cité verrouille cet itinéraire. Pour les Parisiens et leur comte, c'est le début d'un nouveau et long combat – un an –, où peu de secours est à attendre de l'empereur carolingien... **PAR BRUNO DUMÉZIL**



Le

25 novembre 885, un roi viking nommé Siegfried se présente devant les murs de Paris. Il déclare ne vouloir aucun mal à la ville mais demande le passage pour ses bateaux. On le comprend : la riche Bourgogne est plus tentante que le Bassin parisien, déjà rançonné depuis plus de deux générations. L'évêque de Paris,

Gauzlin, lui oppose une fin de non-recevoir. La cathédrale lui a été confiée par l'empereur Charles le Gros : même si cet arrière-petit-fils de Charlemagne guerroyait sur ses marches orientales, il est hors de question de laisser des païens razzier l'ouest du monde franc. Commence un siège dont aucun des protagonistes n'avait prévu la durée.

Au IX^e siècle, Paris n'est en effet qu'une ville de taille modeste, qui se limite pour l'essentiel à l'île de la Cité, ceinte de murailles et reliée à la terre par des ponts fortifiés. Ce sont ces ouvrages d'art qui constituent l'enjeu principal du conflit : les arches, garnies de herses, interdisent la remontée d'une flotte. Bien sûr, les embarcations vikings sont légères et un portage permettrait de contourner ce verrou fluvial. Mais sur les berges, les ponts de Paris sont complétés par des tours ceintes de douves. Pour les éviter, il...



Royal chemin Cette toile de Jean-Victor Schnetz (1837) célèbre l'héroïsme du comte Eudes, futur roi de France. Château de Versailles.

Récit

... faudrait traîner les bateaux très loin de la Seine, sans compter qu'au retour de Bourgogne, la même manœuvre serait nécessaire pour rejoindre la mer. Décidément, Siegfried se dit qu'il va falloir prendre la ville.

Un empire carolingien miné par les dissensions

Mais d'où viennent les Vikings qui menacent Paris en 885 ? Sans doute pas de Scandinavie ou, du moins, pas directement. Beaucoup semblent avoir séjourné en Irlande, où des aventuriers venus du Nord ont établi de petits royaumes côtiers à partir des années 850. D'autres Vikings viennent d'Angleterre, où leur « Grande Armée » a débarqué en 865. Mais depuis peu, les îles Britanniques constituent un terrain moins favorable. Grâce à sa victoire à Edington en 878, le roi de Wessex, Alfred le Grand, a bloqué l'expansion des Normands en Angleterre.

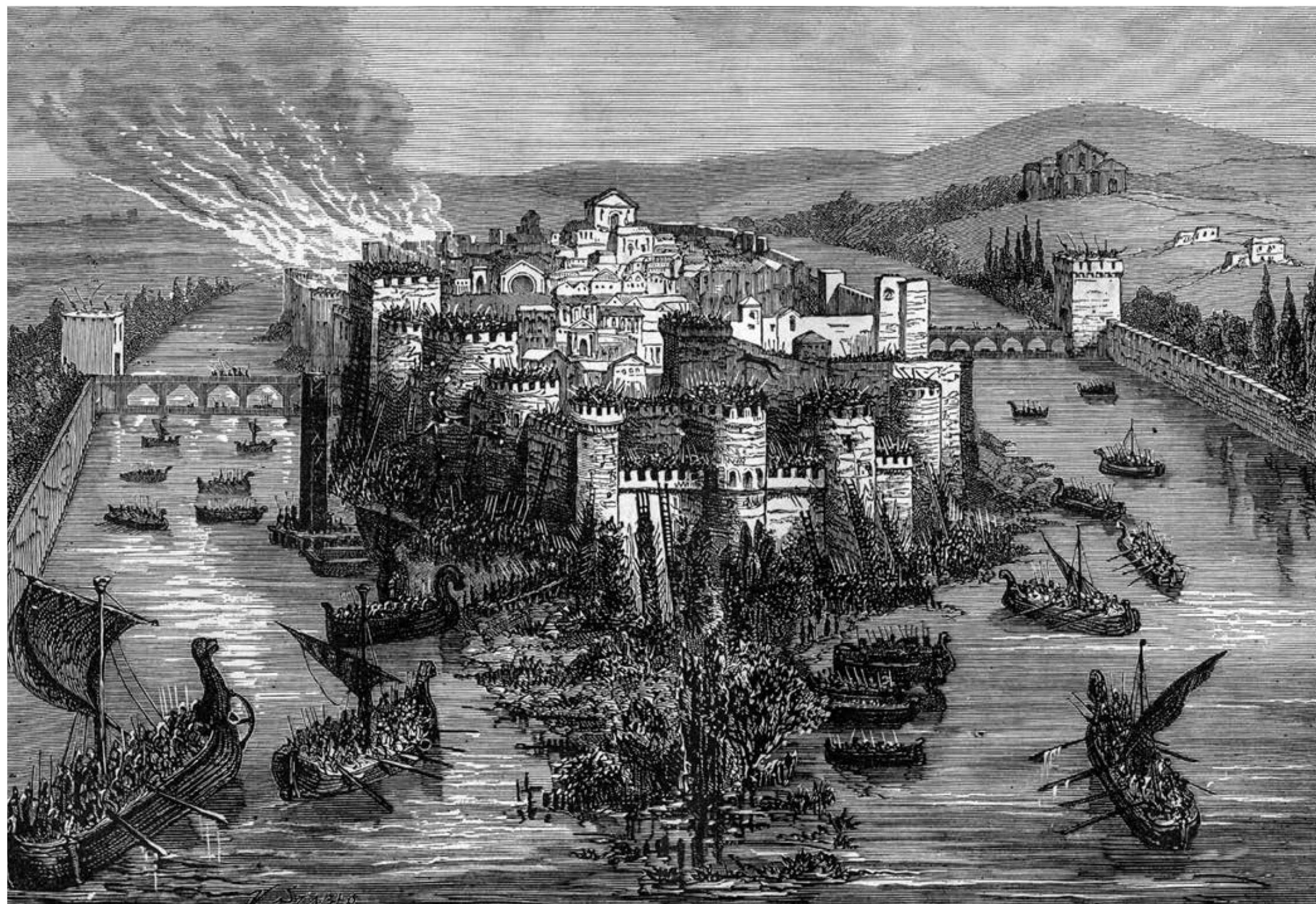
Même en Irlande, le royaume viking de Dublin périclité à partir de 873. Dans ce contexte, autant revenir sur le continent pour tenter sa chance.

Parmi les hommes de Siegfried, sans doute y a-t-il aussi beaucoup de Francs et de Bretons. Déserteurs, mauvais coucheurs et esclaves en fuite grossissent depuis toujours les bandes vikings. Grâce à leurs informations, les hommes du Nord savent que le monde carolingien est en difficulté depuis la mort de l'empereur Charles le Chauve (877). Guerres civiles et successions rapides fragilisent tout particulièrement l'ouest du monde franc : en moins de dix ans, Paris a changé quatre fois de souverain. Certes, en 884, le hasard biologique a fait que Charles le Gros, souverain ger-

manique, s'est retrouvé en position de seul représentant mâle et majeur de la dynastie carolingienne. Il s'est vu reconnaître comme maître de l'immense monde franc. Mais son autorité réelle est bien faible, tout comme sa capacité à rassembler des troupes qui dépendent désormais plus de l'aristocratie que de la monarchie.

Alors que Siegfried repart pour consulter les siens, les Parisiens mesurent leurs chances de résister. Depuis qu'une première attaque viking a touché la ville en 845, on a construit à la va-vite les fortifications avancées : la tour de la rive droite, encore inachevée, a été complétée par une charpente de bois. Elle n'inspire qu'une confiance limitée. Les monastères périurbains,

Affluence Le 6 février 886, la garnison de chevaliers, retranchée dans la tour établie sur la rive gauche, succombe devant une multitude de guerriers, dont le nombre se trouve, plus tard, décuplé sous la plume du moine Abbon, chroniqueur de la bataille.



jugés impossibles à défendre, ont été abandonnés: reliques, trésors et livres ont été mis à l'abri sur l'île de la Cité. Au pied de la cathédrale, une foule de guerriers et de clercs doit cohabiter.

Parmi eux se trouve Aimoin, l'écclâtre – c'est-à-dire le responsable de l'enseignement – de Saint-Germain-des-Prés. Cet intellectuel, qui vient de composer des *Miracles de saint Germain* racontant les précédents raids vikings, tremble sans doute lorsqu'il apprend que l'évêque de Paris a refusé de négocier avec Siegfried. À côté d'Aimoin se trouve un jeune novice nommé Abbon. Quelques années plus tard, ce dernier se ferait l'historien du siège de Paris dans un poème épique de plus de 1200 vers. Aimoin ne semble pas avoir eu une haute opinion de son disciple. De fait, la pensée du jeune Abbon est encombrée de références mythologiques et son latin se montre si confus que lui-même se sent obligé de mettre des notes marginales pour expliquer le sens de certaines phrases! Les effectifs des armées annoncés par Abbon doivent ainsi être considérés avec prudence: par cuistrerie, notre poète utilise des chiffres grecs et s'efforce de les faire entrer dans les règles de la poésie latine, ce qui l'oblige à prendre des

“Pour défendre les remparts de la ville, quelques centaines de Parisiens vont résister à une armée viking forte de plusieurs milliers de combattants”

libertés avec le réel. Disons qu'en 885, les Parisiens n'alignent que quelques centaines de combattants alors que les assiégeants se comptent en milliers.

À l'aube du 26 novembre, Siegfried déclenche un assaut terrestre en rive droite. Ses troupes tentent d'investir la tour qui commande l'accès au Grand Pont, à l'emplacement de l'actuelle place du Châtelet. Une grêle de traits repousse les assaillants. Le lendemain, les Vikings reviennent avec du matériel permettant d'abattre la tour. Ils sont chaudement accueillis puisque, s'il faut en croire Abbon, les défenseurs versent

de l'huile bouillante depuis le sommet de la fortification. Les assaillants réussissent toutefois à faire une petite brèche dans la muraille. L'huile étant épuisée, les Parisiens jettent ce qu'ils ont sous la main... en l'occurrence une roue, qui écrase les sapeurs ennemis. Les Vikings se tournent contre la porte, où ils boutent le feu, mais sans plus de résultat. En ces premiers jours du siège, la défense est surtout assurée par le comte de Paris, Eudes, et par l'abbé de Saint-Germain-des-Prés, Ebles.

Ces deux hommes sont unis par des intérêts communs. En effet, en 884, Eudes, membre de la noble famille des Robertiens, a obtenu le comté de Paris grâce à l'entregent des Rorgonides, une parentèle à laquelle est rattachée Ebles par l'entremise de son oncle l'évêque Gauzlin. Robertiens et Rorgonides s'opposent à une troisième grande famille franque, les Welfs, représentée par le puissant marquis de Neustrie, Hugues l'Abbé. Or malgré les menaces pesant sur Paris, Hugues ne s'est pas déplacé et les Welfs n'ont pas mobilisé leurs troupes; dans son poème, Abbon de Saint-Germain leur en garde rancœur.

Des assiégeants qui mettent les grands moyens

Les premiers jours de combat ont fait de nombreux morts de part et d'autre. Abbon affirme que son abbé a manié l'arc avec brio: après avoir touché sept Normands avec une seule flèche, Ebles se serait exclamé qu'une telle brochette méritait d'être amenée en cuisine! Malgré de tels exploits, force est de constater que la situation est bloquée.

Du côté viking, Siegfried en vient à espérer que la faim aura raison des assiégés. À condition, bien sûr, de ne pas épuiser ses propres vivres. Il décide d'établir un camp fortifié en rive droite, autour de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois tandis que de petites bandes sont détachées pour fourrager dans le pays alentour. Le bétail pillé fournit de la viande mais aussi du cuir. Les peaux des bœufs serviront à protéger du feu les machines de siège que •••



Passage en caisse Après un an de lutte, les Parisiens comptent sur les armées de Charles le Gros, empereur d'Occident (881-887) et roi de France (884-887). Mais le souverain se contente de verser aux Vikings 700 livres d'argent pour qu'ils lèvent le siège.

Récit

... l'on assemble. Abbon affirme avoir vu trois engins. Monté sur seize roues, chacun d'entre eux abrite un bélier et soixante Vikings. Peu maniables, ces structures constituent des cibles tentantes; les Parisiens les mettent facilement hors de combat. Les artisans de Siegfried s'efforcent de trouver une autre stratégie. Les peaux de bœufs sont récupérées et montées sur des claies en bois; ces écrans permettent d'avancer à couvert et une partie de l'armée viking en profite pour menacer la tour. Pendant ce temps, d'autres assaillants se dirigent sur le Grand Pont, ce qui oblige les défenseurs à se battre sur deux fronts. Cette fois, l'alerte est sérieuse; l'évêque de Paris se porte lui-même au combat. Pour l'occasion, Abbon note que Gauzlin invoque la protection de la Vierge Marie. Alors que la cathédrale de Paris était consacrée à saint Étienne, la voici qui apparaît pour la première fois vouée à Notre-Dame.

Douze sacrifiés, un noyé et pas mal d'ambitieux

Au début de l'hiver, Paris résiste toujours et les Normands doivent rayonner de plus en plus loin pour trouver de quoi se nourrir. Sans doute prennent-ils conscience que les assiégés font venir des vivres depuis le sud du Bassin parisien. Un groupe de Vikings prend alors pied sur la rive gauche et s'installe autour de l'église Saint-Germain-des-Prés. Cette fois, le ravitaillement des Parisiens est coupé... Le 6 février 886, une crue exceptionnelle de la Seine fait s'effondrer le Petit Pont, qui relie l'île de la Cité à la rive gauche. La garnison de la tour sud se trouve soudainement isolée. Ceux qui savent nager s'empressent de gagner l'île. Mais douze combattants restent coincés et se battent avec l'énergie du désespoir.

Pour désigner ces hommes, Abbon utilise le terme latin de *miles*, qui a le sens général de «soldats». Mais quelques décennies plus tard, ce même mot servira à désigner les chevaliers. Or c'est bien de cette nouvelle réalité qu'il s'agit. Les douze hommes portent des noms nobles et ont avec eux des faucons, qu'ils libèrent quand ils comprennent que tout est perdu. De fait, les Normands les enfument dans la tour, puis leur promettent



STEFANO BIANCHETTI/BRIDGEMAN IMAGES

Des lys Artisan de la victoire, Eudes, le comte de Paris, monte sur le trône de France mais, sans descendance, sa couronne repassera au carolingien Charles le Simple.

la vie sauve contre une rançon, avant de les massacrer. La chute de la tour sud n'a guère d'influence sur le siège puisque la rupture du Petit Pont rend impossible l'accès à l'île de la Cité.

Comme il faut bien s'occuper, les Vikings partent mener des raids de pillage jusqu'à Chartres. Voilà qui a tendance à dégarnir leurs rangs et les Parisiens constatent que la rive droite n'est plus vraiment surveillée. Gauzlin en profite pour envoyer un messenger demander des secours à Charles le Gros. Mais l'empereur est occupé sur un autre front et se contente d'envoyer le comte Henri de Babenberg. Issu d'une famille saxonne liée aux Liudolfing – ancêtres du futur roi de Germanie Henri I^{er} l'Oiseleur (v. 875-936) –, c'est un diplomate aussi efficace que sournois. Reste qu'Henri ne s'est pas vu confier d'armée. Il se contente d'apporter du ravitaillement.

À la fin de l'hiver, la situation reste bloquée. Faute de solution, les Parisiens proposent aux Vikings la somme de soixante livres d'argent afin qu'ils lèvent le siège. Siegfried accepte, mais son armée est un rassemblement de bandes disparates, qu'il contrôle mal. Beaucoup de chefs refusent l'arrangement et tentent un assaut direct sur l'île de la Cité, sans succès.

Le printemps voit le changement des acteurs. À l'intérieur des murs, la maladie emporte l'évêque Gauzlin le 16 avril. Loin de là, en Bourgogne, le vieux marquis de Neustrie, Hugues l'Abbé, meurt le 12 mai. Lorsque la nouvelle lui parvient, le comte Eudes décide de quitter Paris et de partir à la rencontre de l'empereur Charles le Gros, officiellement pour demander des secours. En réalité, il espère se voir attribuer le titre de commandement rendu disponible. La ville reste sous

la seule garde d'Ebles, qui s'acquitte de la tâche avec efficacité. Ce « martial abbé [...] eût été apte à tout, s'il n'avait trop aimé l'argent et la luxure », affirme Abbon. Les Parisiens amènent maintenant leur bétail paître en rive droite. De leur côté, les Vikings permettent aux prêtres de célébrer la messe à Saint-Germain-des-Prés. Car dans l'armée « païenne », il y a beaucoup de baptisés ! Le 28 août, Eudes est de retour, investi de ses nouveaux pouvoirs. Il est escorté par l'indispensable Henri de Babenberg et l'empereur annonce qu'il viendra bientôt sauver Paris. Les Vikings de la rive droite sont désormais trop peu nombreux pour s'opposer à quoi que ce soit. Mais alors qu'Henri charge quelques ennemis attardés autour de Saint-Germain-l'Auxerrois, son cheval trébuche dans une ornière. Projeté au sol, le duc est tué sur le coup. La situation n'est guère plus glorieuse pour les assaillants : en évacuant à la va-vite la rive droite, un chef viking fait naufrage et se noie dans la Seine.

En novembre 886, Charles le Gros plante enfin ses tentes sur les hauteurs de Montmartre. Malade – peut-être dépressif –, le souverain manque de charisme, mais sans doute pas d'intelligence. D'un coup d'œil, il évalue correctement la situation : avec les faibles troupes dont il dispose, risquer une bataille lui semble bien aléatoire. Charles le Gros propose plutôt aux Vikings 700 livres d'argent, ce qui est assez peu, ainsi que le droit d'hiverner

jusqu'en mars dans la région de Sens. Avant de s'en retourner, l'empereur nomme comme nouvel évêque de Paris un certain Ascericus, probablement apparenté aux comtes de Meaux. Pour Ebles de Saint-Germain, c'est une douche froide : malgré tout leur héroïsme, les Rorgonides ont perdu le contrôle de la cathédrale. Dans les mois qui suivent, les troupes vikings reviennent à deux reprises sous les murs de Paris, mais aucun siège n'aura la même ampleur que celui lancé en novembre 885. Eudes, quant à lui, s'emploie à mettre en valeur le rôle que lui et sa famille ont joué dans l'heureux dénouement de la situation.

Un nouveau roi entouré de nouveaux ennemis

De son côté, Charles le Gros a perdu beaucoup de légitimité. Le 11 novembre 887, il est déposé par ses grands et un de ses neveux, Arnulf de Carinthie, s'empare du trône en Germanie. L'Empire carolingien éclate quelques semaines plus tard et la défense de Paris devient un argument pour permettre à Eudes de revendiquer le pouvoir en Francie occidentale. Élu roi le 29 février 888, il lui faut toutefois obtenir une seconde grande victoire contre les Vikings, à Montfaucon, en Argonne, le 24 juin, pour obtenir une reconnaissance de la plupart des grands aristocrates francs. Le 13 novembre 888, il est enfin couronné par l'archevêque Foulque de Reims. Le

moine Abbon de Saint-Germain rédige le premier livre de son épopée vers 889. Il en fait un monument à la gloire des aristocrates, essentiellement les Robertiens et les Rorgonides, qui ont assuré la défense de Paris pendant l'année terrible 885-866. Le second livre n'est achevé qu'en 897. Entre-temps, la situation du royaume a bien changé.

Eudes et Ebles se sont fâchés au sujet d'une succession compliquée sur le comté de Poitiers ; en 892, l'abbé de Saint-Germain a été tué par les troupes de son ancien ami. L'année suivante, l'archevêque Foulques de Reims a trahi le nouveau roi et a sacré par surprise un petit prince carolingien, Charles le Simple. Les Francs de Germanie, qui avaient soutenu Paris en 885, sont entrés en guerre contre la Francie occidentale. Et surtout, les Vikings ont recommencé leurs ravages. Abbon s'insurge : « Les cruels étrangers s'en viennent. Ils dévastent la terre et massacrent la population, ils font le tour des villes et des demeures du roi, enlèvent les paysans, les enchaînent et les envoient de l'autre côté de la mer. Le roi entend cela, mais il s'en moque, Eudes, il ne s'en soucie pas. »

Le poème d'Abbon, qui débutait comme un panégyrique du comte de Paris, s'achève par une critique acerbe du même homme, devenu un roi encore plus impopulaire que ne l'avait été Charles le Gros. À la cour de Francie occidentale, orgueil et faste vestimentaire remplaceraient la valeur guerrière. S'adressant au royaume – et donc au roi –, Abbon va plus loin : « Pourquoi vas-tu contre la nature, alors que tu as assez de femmes à disposition ? » En somme, si Eudes n'a pas de fils pour lui succéder, c'est parce qu'il a des pratiques sodomites ! Sa descendance sera assurée par son frère Robert, grand-père d'un certain Hugues Capet. Quant au poème d'Abbon, il ne semble pas avoir rencontré le succès : un seul manuscrit en est conservé. La dynastie capétienne préféra oublier les ambiguïtés du premier roi qu'elle avait donné à la France... 

Bruno Dumézil, spécialiste du Haut Moyen Âge, professeur à Sorbonne Université, auteur de nombreux livres dont *Les Vikings* (Cerf, 2024).

La résistance aux Vikings, une référence mémorielle

Le 15 février 1831, le roi Louis-Philippe laisse des émeutiers mettre à sac le bâtiment de l'archevêché de Paris, établi au sud de la cathédrale Notre-Dame. Il s'agit de faire aussitôt oublier l'événement. Pour orner le musée de l'Histoire de France qu'il est en train d'installer à Versailles, le roi commande des tableaux qui soulignent le rôle glorieux que ses ancêtres ont joué dans la défense de l'Église et du territoire national. En 1837, Jean-Victor Schnetz produit ainsi une toile (*voir p. 27*) intitulée *Le Comte Eudes défend Paris contre les Normands*. L'épisode y gagne une certaine notoriété, d'autant qu'après le siège de Paris lors de la guerre de 1870-1871, le Viking devient l'archétype du Prussien. Les manuels scolaires mentionnent désormais la date de 886 comme celle d'une victoire française. Cette mémoire se voit ensuite réactivée sous l'Occupation. En 1942, le résistant Henri Waquet publie une traduction du poème d'Abbon de Saint-Germain : ce livre, dont l'érudition trompe la censure allemande, est un appel au patriotisme contre l'occupant. B. D.